Bulletin of the *Transilvania* University of Braşov
Series IV: Philology and Cultural Studies • Vol. 8 (57) No. 1 – 2015

« Féminin », « Féminité », « Femme » : la condition féminine dans *Le Sermon sur la chute de Rome* de Jérôme Ferrari

Monica HĂRŞAN[1]

The present article aims at analysing, in Jérôme Ferrari's novel « *Le sermon sur la chute de Rome* » / *'The Sermon about the Fall of Rome', the feminine condition and its relationship to different cultural paradigms, throughout the 20th century. The novel follows the destiny of a Corsican family, along four generations; the individual trajectories, outlined on the socio-historical background, reflect the successive roles played by women in different stages of society: "mother and housewife" (in pre-modern society); "individualist woman" (in the beginning of Modernity); "liberated woman" and "career woman" (during the mature Modernity).*

Key-words: *cultural paradigm, phallocentrism, dominating pattern, sexual liberation.*

1. Les aléas de l'histoire, de la géographie (et parfois, de la philosophie)

Le roman de Jérôme Ferrari intitulé *Le sermon sur la chute de Rome* (couronné par le prix Goncourt en 2012) n'est pas, comme on pourrait le croire, un roman qui a pour cadre Rome, ou ayant quelque trait à « la cité des sept collines ». Son titre – sans doute, symbolique – fait écho aux enseignements de Saint-Augustin d'Hippone, qui, après le sac de Rome de 410, prononça plusieurs sermons célèbres, d'une grande sagesse, afin de calmer les appréhensions de ses frères, chrétiens et païens.

Le fragment d'Augustin auquel l'auteur fait allusion est le suivant :

> Tu es étonné parce que le monde touche à sa fin ? Étonne-toi plutôt de le voir parvenu à un âge si avancé. Le monde est comme un homme : il naît, il grandit et il meurt. (Ferrari, 2012, 12)

À la fragilité du/des monde(s) terrestre(s), le chrétien oppose le monde transcendent, celui de la Divinité, parfait et impérissable, qu'Augustin désigne par le syntagme « la cité de Dieu ».

[1] Transilvania University of Braşov, monica.harsan@unitbv.ro

BDD-A18365 © 2015 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:50 UTC)

L'idée philosophique sur laquelle repose le roman est que rien n'est fait pour durer à l'infini sur la Terre : ni l'homme, ni les empires, ni les modèles sociétaires politiques ou économiques, ni les mondes successifs que l'humanité se forge au fil du progrès historique. Par conséquent, toutes les entreprises humaines sont vaines, insignifiantes, soumises à la déchéance et à la disparition, comme les générations elles-mêmes. Et tout aussi vaines sont les tentatives des héros de ce roman, condamnés à écrire, chacun à sa manière, une histoire de l'échec.

Au centre de la narration se trouve le destin d'une famille corse, les Antonetti, qui semble hantée par une malédiction secrète, par une véritable vocation du tragique ; d'un certain point de vue, son sort ressemble à celui de la maison des Atrides (des tragédies grecques), une famille maudite par les dieux. La « saga » des Antonetti se déroule au long de quatre générations, depuis le final de la première Guerre mondiale et jusqu'à nos jours – sans que la narration soit cependant linéaire ou chronologique. Mais l'histoire de cette famille reflète également (volontairement ou involontairement) l'évolution des mentalités et des valeurs morales d'une société, vue dans sa progression graduelle, de l'époque pré-moderne jusqu'à la modernité mûre et à la postmodernité.

En Corse, notamment, le processus de métamorphose des paradigmes culturels avance lentement, lourdement, péniblement, par rapport à l'Hexagone, du fait de la distance et du décalage socio-culturel entre « centre » et « périphérie ». Cela explique aussi le complexe de marginalité qui se manifeste chez la seconde génération corse, qu'elle essaie de dépasser par un mouvement centripète, alors que la quatrième génération parcourt le chemin en sens inverse, dans un mouvement centrifuge, pour renouer avec ses origines.

Ce qui nous intéresse dans notre analyse, c'est le positionnement des personnages féminins par rapport aux divers contextes culturels et historiques, à l'intérieur de cette société en métamorphose et les typologies qu'elle engendre au fil de l'histoire. À chaque étape historique correspond un paradigme socio-culturel qui comporte son modèle dominant, construit par le mental collectif de l'époque et imposé par le type de société respectif ; mais chaque stage connaît aussi ses exceptions, des cas atypiques, qui vont à contre-courant par rapport au modèle dominant et qui amènent le progrès.

2. Le prototype féminin de la société pré-moderne: la femme-mère et maîtresse de la maison

La première génération féminine des Antonetti semble avoir occupé le sol aride de la Corse depuis le début du monde, pétrifiée comme elle est dans son destin immuable ; mais, dans le roman, elle entre en scène au lendemain de la première Guerre mondiale, sur un fond de désolation et de désarroi profond.

BDD-A18365 © 2015 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:50 UTC)

Bon nombre des hommes qui étaient partis à la guerre (par conviction ou par obligation) n'en étaient plus revenus ; d'autres, plus « fortunés », étaient rentrés invalides ; d'autres, enfin, étaient si traumatisés par les horreurs vues ou vécues, qu'ils n'étaient plus capables d'assumer leurs responsabilités quotidiennes.

Du coup, les femmes se sont vues dans l'obligation de prendre sur leurs épaules l'ensemble des problèmes familiaux. Non seulement les soins des enfants et les tâches du ménage (qui leur appartenaient de toute manière), mais aussi la part des obligations qui revenaient, normalement, aux hommes.

À tout cela s'ajoute – comme une malédiction supplémentaire – la grande crise économique des années 1930, consignée dans l'histoire comme une période de dégringolade économique (suite au crash boursier de 1929), marquée par des famines et des épidémies et menacée par des extrémismes divers et par la montée des tensions internationales. C'est sous ces auspices, point favorables, que la première génération féminine des Antonetti va jouer son rôle de « coagulateur » et de véritable centre gravitationnel de la famille.

La mère de Marcel est la représentante typique de cette société pré-moderne, tout à fait traditionnelle et traditionaliste, où le prototype féminin est celui de la femme-mère et maîtresse de la maison. Aucune transgression ne vient troubler cet ordre établi et figé depuis la nuit des temps. La femme est assignée au foyer, astreinte à la maternité et à la gestion du ménage. Apparemment, à cette époque, aucune idée d'émancipation ne l'effleure – au moins, non de manière manifeste. Et pourtant…il y a parfois un genre de symptôme, qui signale (très discrètement) un mécontentement latent. L'image en début du livre est symbolique en ce sens : Marcel regarde une vieille photo, représentant sa nombreuse famille regroupée autour d'un centre : sa mère.

> Comme témoignage des origines – comme témoignage de la fin, il y aurait donc cette photo, prise pendant l'été de 1918, que Marcel Antonetti s'est obstiné à regarder en vain toute sa vie, pour y déchiffrer l'énigme de l'absence. On y voit ses cinq frères et sœurs poser avec sa mère. […] Elle est assise en robe de deuil, immobile et sans âge, un foulard sombre sur la tête, les mains posées à plat sur les genoux, et elle fixe si intensément un point situé bien au-delà de l'objectif, qu'on la dirait indifférente à tout ce qui l'entoure […]. (Ferrari, 2012, 13)

La mère semble regarder quelque chose au loin, par-dessus la caméra, dans une attitude d'attente tendue et presque désespérée. Marcel imagine que c'est l'arrivée de sa précieuse personne qui est l'objet de cette expectative (la photo étant antérieure à sa naissance) ; mais, sur ce point, il se trompe : en fait, sa mère fixe du regard ce que Jacques Derrida aurait appelé « une présence de l'absence ». (Derrida, 1967, 159). Elle contemple la vacuité de sa propre existence, l'insignifiance de sa vie – une vie qui semble lui avoir été volée, enlevée, presqu'à son insu. Une

BDD-A18365 © 2015 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:50 UTC)

indicible tristesse et un désespoir muet se lisent au regard de cette femme, qui n'a jamais prononcé un seul mot pour se plaindre.

La deuxième génération féminine de la famille Antonetti s'inscrit sagement et discrètement sur la même trajectoire que celle antérieure ; elle n'amène aucun bouleversement capital dans la condition féminine (du moins, non en Corse, qui continue à être un espace de la marginalité). C'est la période qui débute pendant l'entre-deux-guerres et va jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

En règle générale, la France en dehors de l'Hexagone (la Corse, en l'occurrence) continue à se rapporter aux mêmes modèles et valeurs appartenant à la société traditionaliste pré-moderne. Les sœurs de Marcel semblent répéter – avec de faibles variations – toutes ces existences inutiles des femmes qui leur précèdent, comme dans une cyclicité infinie, une « mise en abyme » du destin de la première femme du monde, condamnée – suite au péché originaire – à accoucher de ses enfants dans la douleur et à rester soumise à l'homme.

Les problèmes du désir et du plaisir de la femme, de la maternité voulue ou non-voulue ne se posent jamais. Et, fidèles à leur devoir et à leur religion (qui semblent être la même chose), imprégnées du sens de la responsabilité jusqu'à la dernière cellule, les femmes ne songent jamais à transgresser ce destin, *a priori* établi et fixé pour elles.

L'auteur n'insiste pas particulièrement sur l'histoire des sœurs de Marcel, car elles ne changent rien de fondamental à l'ordre préétabli des choses ; il se contente de faire, à propos d'elles, des observations générales, non-différenciées, pour souligner, probablement, leur typologie commune et générique :

> Mais rien ne se passait, un monde avait bel et bien disparu, sans qu'aucun monde nouveau ne vienne le remplacer, les hommes abandonnés, privés de monde, continuaient la comédie de la génération et de la mort, les sœurs aînées de Marcel se marieraient, et l'on mangerait des beignets sous un implacable soleil mort, en buvant du mauvais vin et s'astreignant à sourire […] ». (Ferrari, 2012, 19).

Dans cet univers immuable, le temps semble suspendu ou aboli ; et les femmes, immobiles comme ces statues d'anges ou de vierges qui ornent les tombeaux des cimetières, continuent à contempler la vacuité de leur vie, sans espoirs et sans illusions, tout comme la mère de Marcel.

La seconde conflagration mondiale apporte une nouvelle vague de malheurs : la deuxième génération d'hommes héroïques (héros sans savoir pourquoi) part à la guerre ; les femmes répètent le sort de leurs mères : la même attente tendue, silencieuse, les mêmes frissons au dos et les mêmes joies lors des lettres venues du front, parlant soit d'une victoire, soit d'une défaite (toutes les deux provisoires) ; dans cette correspondance, écrite à la proximité de la mort, leurs hommes expriment des choses inexprimées jusqu'alors : la nostalgie du foyer, le manque douloureux de

BDD-A18365 © 2015 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:50 UTC)

leurs femmes… Et puis, les mauvaises nouvelles commencent à frapper comme la foudre, annonçant des tragédies individuelles (dégâts collatéraux) que l'on accepte comme une incontournable fatalité ; Jeanne-Marie, une des jeunes sœurs de Marcel, apprend qu'elle est devenue veuve à vingt-cinq ans. Finalement, Pétain déclare l'armistice.

Renfermées de nouveau dans leur désespoir muet, les femmes pleurent leurs disparus en silence :

> Le deuil de Jeanne-Marie a envahi la maison et y flotte comme un brouillard que rien ne viendra dissiper. Tout s'estompe sous un voile de silence si pesant, que Marcel se réveille parfois en sursaut, en regrettant le sifflement des bombes dans la rade de Toulon. » (Ferrari, 2012, 78).

Et pourtant, revenu de son périple franco-africain en 1944 (après avoir tenté en vain de devenir un héros pendant la Seconde Guerre mondiale), Marcel a la surprise de voir sa sœur Jeanne-Marie se remarier avec un jeune officier ; ce-dernier, plus fortuné que lui-même, avait lutté sur le front, en suscitant immédiatement l'admiration unanime de la famille.

À cette occasion, Marcel s'étonne devant l'extraordinaire pouvoir régénérateur de l'amour, de ses ressources infinies, qui lui étaient jusqu'alors inconnues et qui avaient fait ré-bourgeonner et rajeunir sa sœur. Cette sœur, elle marque une exception dans le destin des femmes Antonetti, car, au lieu de rester, comme les générations antérieures, pétrifiée dans un deuil éternel, elle avait revendiqué son droit au bonheur, en se remariant. Elle transgresse une règle non-écrite, étant la première de sa famille qui évolue, depuis la figure rigide de l'*univira* (femme d'un seul homme) à celle de la femme moderne qui, malgré les adversités du sort, a le courage de s'offrir une seconde chance dans la vie.

3. Le début de la modernité et l'apparition des premières « femmes individualistes »

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, un monde nouveau émerge des ruines : c'est un monde qui se cherche des raisons pour espérer et se forge de nouveaux mythes compensatoires – comme autant de remparts contre les horreurs dont il a été le témoin. Le temps de l'héroïsme est révolu : l'humanité comprend (un peu trop tard) qu'il n'y a pas de raison qui puisse justifier le sacrifice des vies humaines – d'autant plus que cette vie terrestre est, probablement, la seule qui nous soit donnée.

C'est ainsi que, juste après la guerre, surgissent les premiers germes de l'*individualisme* moderne, comme compensation pour les vies perdues et comme besoin de rajouter à cette existence décevante un peu de beauté et de plaisir. À l'âge

BDD-A18365 © 2015 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:50 UTC)

de la modernité mûre, l'homme commence à se rendre compte que ce n'est pas l'individu qui est fait pour servir la société, mais à l'inverse.

Et, dans certains cas, rares et isolés, cet individualisme va toucher aussi les femmes. Ce n'est pas encore une doctrine ou une philosophie de vie consciente et assumée, mais plutôt le signe avant-coureur d'une transformation qui commence à s'opérer, non pas au niveau de la société, mais dans l'intériorité la plus cachée de la femme.

Dès que la paix s'instaure, l'on recrute des commis pour puiser des ressources dans les colonies, afin ressusciter le vieille Europe, appauvrie et exténuée par la guerre. Marcel s'y engage sans réserve, mais, avant de partir, il juge approprié de se marier. Et il le fait – à la hâte et sans trop y réfléchir – épousant une jolie fille de bonne famille, choisie et demandée en mariage par son frère Jean-Baptiste, au bar du village, dans un état de « béatitude alcoolique ».

Marcel considère comme une chance tombée du ciel son affectation en Algérie, où il espère se réaliser pleinement, loin de l'emprise de la famille et de la société étroite et bornée du village corse. Mais sa véritable chance viendra d'ailleurs : sa très jeune femme, que les gens de chez lui considéraient un peu naïve (sinon carrément stupide), lui offrira la meilleure surprise de sa vie : un amour sans entraves rationnelles, sans restrictions morales ou coutumières, où il découvrira émerveillé le plaisir charnel, doublé par la communion totale avec une âme pure et sincère, presqu'enfantine.

La femme de Marcel fait exception à la règle, dans cette génération d'extraction corse, de par sa nature naïve et ingénue. On peut y voir une hypostase tout-à-fait moderne du féminin : la femme désinhibée, sans préjugés et sans limites en amour (sans doute, grâce à son inconscience et à son ignorance angélique) ; elle est tout-à-fait atypique pour l'époque, car elle réunit à la fois les traits de l'amante, de la jeune fille pure et de l'épouse fidèle, en un seul être ; elle ne met aucun frein à sa passion, au désir et au plaisir, elle multiplie les jeux amoureux en faisant usage de son imagination d'enfant, mais elle le fait d'un instinct tout naturel, sans que sa « chasteté » morale soit affectée : bref, c'est la vierge et la prostituée à la fois.

La femme de Marcel pourrait correspondre, dans une certaine mesure, à la typologie de de la « femme potiche », définie par Claude Alzon comme un « objet inutile et coûteux » de la société bourgeoise (Alzon, 1977, 177), une femme qui n'est pas employée, qui est entretenue par son mari et qui n'assume plus les tâches quotidiennes du ménage.

Mais l'épouse de Marcel ne rentre pas tout-à-fait dans cette catégorie : bien qu'ayant des servants à sa disposition, elle n'est ni inactive ni désœuvrée, elle ne connaît ni l'ennui ni la paresse, car elle garde encore intactes les réminiscences de son éducation traditionnelle : « elle […] s'obstinant à parler corse et à aider leur bonne *malinké* dans les tâches ménagères, malgré les remontrances de Marcel […].» (Ferrari, 2012, 136). Elle s'encadrerait plutôt dans la catégorie « artisane du plaisir », dont l'unique raison d'exister est d'offrir et de recevoir l'amour ; elle est en

BDD-A18365 © 2015 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:50 UTC)

même temps sujet et objet du plaisir. Malheureusement, faisant partie d'une famille de malchanceux, Marcel ne pourra pas garder trop longtemps ce bonheur, car son épouse, devenue « source unique de sa joie » (Ferrari, 2012, 138), lui sera reprise : elle mourra après avoir accouché d'un fils, que Marcel haïra toute sa vie et qu'il expédiera comme un colis chez sa sœur Jeanne-Marie. Et, comme un comble du malheur, l'empire français s'écroulera autour de lui.

Après la guerre d'Algérie, vient enfin pour la France une période de paix et de stabilité, d'essor économique, désignée par le syntagme « les trente glorieuses » ; avec une relative hausse du niveau de vie général, s'instaure la société de consommation.

La troisième génération Antonetti fait brèche par rapport au modèle dominant de la société traditionnelle, au travers d'un individualisme du couple, binaire, masculin *et* féminin, qui est encore en germe, mais qui promet de s'épanouir. Le couple consanguin formé par Jacques (le fils de Marcel) et Claudie (la fille de sa sœur) brave les préjugés et les interdictions imposées par le système ; le bonheur personnel devient ici plus important et plus fort que les règles sociales et religieuses. Résistant à toutes les pressions du milieu familial, les deux cousins germains, animés d'un amour sincère, réussissent à se marier et à détruire un tabou. C'est le triomphe, dans ce cas, du « mariage d'amour » – qui sera magistralement défini par Pascal Bruckner et dont il va, plus tard, déclarer le décès (Bruckner, Finkielkraut, 1977) – qui est l'opposé du mariage d'intérêt, arrangé ou dicté par la famille.

Le mariage consanguin n'est pas, à proprement parler, un *modèle transgressif*, qui menace de concurrencer celui dominant ; il est regardé plutôt comme une « déviation individuelle », tacitement acceptée, semi-tolérée, ou traitée « de manière amnésique » par la société. Nous ne pouvons pas encore parler, à ce stage d'évolution des mentalités, d'une société sensiblement plus émancipée que celle antérieure, car la famille continue à être la cellule fondamentale – et obligatoire – de la société. Les Antonetti protègent ce couple (illicite, immoral et malsain, selon les règles du temps) en vertu d'une solidarité de clan, en affrontant – pour cette fois – les coutumes. Mais ce n'est là que l'exception qui confirme la règle. Néanmoins, un pas important vers l'émancipation de la femme s'accomplit grâce à Claudie et Jacques : une équation simple et sexuellement correcte transcrit la relation intérieure de ce couple : le plaisir individuel de l'homme *plus* le plaisir individuel de la femme *font* le bonheur du couple.

4. Les générations d'après 1968 : pluralité et diversité des prototypes féminins

Bien avant les évènements de mai-juin 1968, la parution de l'essai de Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* (1949), ébranle sérieusement les certitudes morales et sociales de ses contemporains, en mettant sous le signe du doute la légitimité du paradigme culturel dominant. Ce dernier fonctionnait comme une constante du

BDD-A18365 © 2015 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:50 UTC)

mental collectif, depuis la nuit des temps ; en réalité, malgré les nombreuses formes successives revêtues par la société humaine, il n'y avait eu qu'un seul système à plusieurs facettes : le *monde masculin*, centré sur une conception unique, que la philosophe contemporaine Luce Irigaray allait désigner par le terme de ***phallocentrisme***. (Irigaray, 1975, 21).

La célèbre phrase de Simone de Beauvoir : « on ne naît pas femme, on le devient » (Beauvoir, 1986, 285-286), affirme pour la première fois, en termes clairs, une vérité bien escamotée, bien obnubilée jusqu'alors : celle que l'inégalité homme/femme n'est pas naturelle, mais socialement et idéologiquement construite. De Beauvoir montre que, afin d'écarter les contraintes qui tiennent la femme dans une situation d'infériorité, il faut qu'elle essaye de s'instruire, de s'assurer une profession et un emploi, afin de devenir économiquement indépendante. Elle démontre que la société masculine est réactionnaire à l'émancipation de la femme et qu'elle tend à maintenir sa domination sur le sexe « faible » (*le deuxième sexe*), par tout un arsenal de stratégies : comportements familiaux, éducation institutionnalisée, inégalité des chances sur le marché du travail et obstruction de l'accès des femmes aux structures du Pouvoir.

Ce n'est qu'à la suite de la « révolution de 1968 », amorcée par la jeunesse estudiantine, que les fondements de l'inégalité (y compris sexuelle) seront vraiment secoués. Les jeunes filles des universités contestent vivement la figure du mâle dominant tout-puissant (*pater familias*) et, plus généralement, « le pouvoir masculin, incarné par *la domination des '3 P'* : le père, le professeur, le patron » (Damamme, Gobille, Matonti et Pudal, 2008, 109).

Les représentants des jeunes générations issues du *baby-boom,* garçons *et* filles au même point, affluent en grand nombre vers les universités, stimulés, d'une part, par l'optimisme ambiant, et d'autre part, par la confiance dans le pouvoir de l'instruction, qui devrait leur ouvrir la voie vers une vie meilleure. Paul Valéry a évoqué ce phénomène, dans une de ses conférences : « Les études, jadis, conduisaient assez régulièrement à des carrières où la plupart arrivaient à s'établir. […] Les diplômes, en ce temps-là, représentaient une manière de valeur-or ». (Valéry, 2002, 208).

Nés et élevés à Paris après 1968, les petits-enfants de Marcel, Aurélie et Matthieu – la quatrième génération Antonetti – font partie de ces jeunes gens qui se décident à suivre une formation universitaire afin de se forger un destin à eux, indépendant du milieu familial. Matthieu fera des études supérieures de philosophie, pendant que sa sœur, Aurélie, finira l'archéologie. Ensuite, chacun prendra son chemin et poursuivra son propre idéal.

Matthieu, accompagné par son ami fidèle, Libéro, renonce à continuer ses études après la licence et va s'établir en Corse, pour prendre en gérance un bar du village de ses grands-parents ; les deux copains espèrent pouvoir transformer ce local dans un petit microcosme heureux et y édifier « le meilleur des mondes possibles » (inspirés par Leibniz). Mais cette initiative utopique va tourner à l'échec,

BDD-A18365 © 2015 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:50 UTC)

à cause des éternelles tares humaines (cupidité, méchanceté, envie, bêtise, jalousie, tendance à la violence etc.).

Si la partie mâle de la quatrième génération échoue lamentablement dans l'accomplissement de ses aspirations, la partie féminine réussît à mieux réaliser ses objectifs. Car la jeune Aurélie, plus volontaire et plus forte (psychiquement) que son frère, poursuit son rêve jusqu'au bout ; elle se bâtit, pas à pas, une carrière solide de chercheur en archéologie et, fascinée par la figure de Saint-Augustin, part en Afrique pour découvrir, dans la ville d'Hippone, les traces de ce prêtre-philosophe. Elle trouve la ville et fouille les ruines, mais l'église et la tombe du saint restent introuvables, comme toute autre preuve palpable de son passage.

De toute manière, Aurélie aura tenté, au moins, tout ce qui relève de sa propre volonté ; car, à la différence de Matthieu, elle a le courage d'assumer les conséquences de ses choix, y compris l'éventualité d'un échec. Elle ne regrette ni sa quête, ni ses recherches, qui ne se sont pas finalisées avec un résultat concret ; et elle considère que tout cela a valu la peine et son esprit est content d'avoir donné le mieux de soi-même dans la poursuite de ce rêve.

Elle manifeste la même détermination dans sa liaison amoureuse avec son collègue arabe, Massinissa, sans ignorer que cette relation interethnique et interraciale, atypique et transgressive pour ce temps-là, se heurtera à tous les préjugés et à tous les tabous. Mais, à cause de la Guerre d'Algérie, Massinissa ne peut pas l'accompagner en France, et elle ne peut pas rester en Algérie (il y a des restrictions imposées des deux côtés). Aurélie était préparée à surmonter les différences culturelles et civilisationnelles, mais elle ne peut pas transgresser les interdictions officielles. Si elle échoue en amour, ce n'est pas de sa faute : elle est vaincue, en fait, par l'Histoire-même. De son point de vue, l'amour est également un acte assumé, qui comporte son risque d'échec, tout comme la recherche archéologique.

Aurélie fait partie de la catégorie des femmes fortes, des « femmes à carrière », car elle a gagné son indépendance et elle est prête à payer le prix de sa liberté, coûte que coûte. Elle est plus résistante que Matthieu, plus obstinée et bien plus téméraire. C'est ainsi qu'il en était depuis toujours : les femmes Antonetti, calmes, patientes et endurantes, ont toujours été les piliers d'appui de l'édifice familial, les stimuli et les catalyseurs des actions entreprises par les hommes et, dans la plupart des cas, elles ont été aussi le refuge de ces-derniers dans les moments de crise de leur existence.

Judith Heller est un autre exemple de « femme à carrière » ; collègue de Matthieu à la Faculté de Philosophie, elle finit ses études jusqu'au dernier niveau et passe son agrégation, devenant professeur dans le supérieur. Judith tombe amoureuse de Matthieu, qui, probablement, l'aime en retour ; mais il n'a pas le courage de rester auprès d'elle, car il préfère toujours les solutions les plus faciles et les plus commodes ; une femme instruite, à prétentions intellectuelles, stable et sérieuse dans tout ce qu'elle fait (y compris en amour) serait une partenaire

BDD-A18365 © 2015 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:50 UTC)

incommode et, probablement, trop exigeante pour lui. Il aime mieux esquisser une amourette avec l'une des serveuses du bar, qui lui offre l'amour charnel, sans prétentions et sans histoires, doublé d'une protection presque maternelle dont il a besoin, car il reste un éternel immature.

Il y a plusieurs tentatives de rapprochement entre Judith et Matthieu à divers moments de leurs vies mais, apparemment, rien ne se finalise, car lui, il semble se contenter, tout simplement, de satisfaire à ses besoins instinctuels. Il se complaît dans un état de bonheur animal, sans espoirs et sans regrets. Mais Judith a une grande qualité (qui semble sous-estimée jusqu'au final du roman) : elle sait attendre, elle est un monument de patience. Elle pressent que Matthieu reviendra un jour auprès d'elle, et elle aura finalement raison : après l'échec de son entreprise en Corse, Matthieu trouvera dans le ménage avec Judith son refuge et sa tranquillité.

Enfin, pour compléter le tableau des typologies féminines de ce roman, nous ne pouvons pas ignorer un épiphénomène imprévu de la « libération sexuelle » : même après les mouvements de 1968 et les réformes – sans doute, bénéfiques – qui suivent à cette véritable révolution culturelle, la société de consommation n'offre pas automatiquement l'égalité de chances à toutes les femmes.

Parmi les « femmes libérées », il y en a qui sont socialement et matériellement favorisées (comme Simone de Beauvoir, qui, étant « une jeune fille rangée », n'est pas forcée à accepter n'importe quel emploi pour gagner sa vie) ; mais il y en a aussi d'autres, moins fortunées, qui, provenant d'un milieu social défavorisé, sont obligées à se contenter d'un travail qui est souvent humiliant, indigne, ou harassant ; et les nombreuses représentantes de cette catégorie doivent payer assez cher leur « liberté ».

C'est le cas, dans le roman de Ferrari, des serveuses du bar de Matthieu et Libéro. Au début, elles sont des étudiantes en vacances qui choisissent de travailler saisonnièrement au bar, pour gagner un peu d'argent et soulager leurs familles, qui font des sacrifices pour payer leurs études. Mais avec le passage du temps, elles se rendent compte que la société ne leur offrira pas trop de chances sur le marché du travail ; et elles préfèrent de s'en tenir à leur emploi de serveuses de bar (en acceptant une position inférieure à leurs aspirations), dans l'espoir de faire des économies qui leur garantissent, plus tard, une certaine indépendance matérielle.

Elles travaillent du matin au soir, au jour le jour, sans se plaindre ; puis elles commencent à faire, graduellement, des petites concessions sur leur dignité : elles acceptent les regards pleins de convoitise des habitués du bar, les petits frôlements au passage, les blagues indécentes en leur présence – bref, une familiarité un peu exagérée de ces hommes ; Izaskun et Agnès couchent avec leur patron, Matthieu (sans s'en étonner et sans faire d'histoires) ; Annie, est un peu trop amicale avec les clients et tâte les zones érogènes de chaque homme qui entre dans le bar ; Sarah et Agnès acceptent les œillades et les avances (verbales) de tous les ivrognes…etc.

Finalement, la solution temporairement acceptée – en vue d'un avenir meilleur – ne mènera point à la liberté matérielle et sociale souhaitée. Annie ne se

BDD-A18365 © 2015 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:50 UTC)

contente pas de sa paye, elle n'a plus de patience et vole une partie de l'argent de la caisse ; elle sera renvoyée et elle redeviendra ce qu'elle avait toujours été : une prostituée ; Rym, à laquelle quelqu'un (on ne sait pas qui) a volé ses petites économies, échouera elle aussi, dans un bar–bordel.

Bref, lorsque rien ne semble plus réussir, quelques-unes de ces filles (Annie et Rym) se résignent à exercer le métier le plus ancien du monde (et le plus dégradant) : la prostitution. Les autres acceptent à se marier à n'importe quel niais du village (Izaskun et Agnès), en revenant, paradoxalement, à la situation de dépendance des générations féminines antérieures.

C'est le phénomène expliqué par Claude Alzon (Alzon, 1977) : il s'agit de l'aliénation et de l'exploitation de la femme dans la société de consommation. En début de la modernité, le modèle féminin est celui de la « la femme potiche », la bourgeoise oisive entretenue par son mari, « objet inutile et coûteux » ; en pleine modernité, le prototype dominant devient « la femme bonniche », c'est-à-dire, la femme salariée, apparemment moins dominée et moins dépendante que les catégories historiques antérieures, mais qui doit s'acheter une liberté relative au prix d'une exploitation abrutissante.

5. En guise de conclusion

Personne n'est heureux – pour des raisons diverses – dans le roman de Ferrari : ni les femmes, ni les hommes. Les hommes Antonetti sont animés par divers idéaux, maximalistes ou minimalistes, qu'ils poursuivent plutôt *in abstracto*, sans avoir le pouvoir de les réaliser ; ils ont tous une certaine propension à changer le monde, mais en fait, ils restent des rêveurs incurables, des inadaptés, des marginaux, qui seraient peut-être incapables de vivre sans l'appui patient, silencieux et constant des femmes (mères, sœurs, épouses, amantes, amies etc.).

Les femmes, en revanche, sont – pour la plupart – plus ancrées dans la réalité et plus adaptables : elles inventent des solutions et s'inventent à chaque étape de la société, afin de se frayer un chemin dans un monde qui reste, jusqu'aux mouvements de 1968, phallocentrique et phallocratique. Catégorie longtemps minimisée, opprimée, discriminée, les femmes apprennent (en quatre générations, il est vrai) à se battre pour leur sort, et elles le font avec beaucoup plus de témérité et d'endurance et que les hommes.

Jérôme Ferrari tisse sa toile romanesque au moyen d'une narration puissante, imagée et fort vivante ; mais, en plus, cette « saga » moderne reflète aussi, assez fidèlement, la succession des paradigmes socio-culturels au XX^{e} siècle, avec les typologies féminines qui correspondent à chaque étape.

Si l'évolution de la société est assez rapide et avec des changements parfois imprévisibles, les mentalités restent, au contraire, assez « réfractaires » à la

BDD-A18365 © 2015 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:50 UTC)

métamorphose; et ce sont notamment ces paradigmes culturels, traditionnels et traditionnalistes, qui ont fait que la femme a dû attendre le dernier tiers du XX^{e} siècle pour obtenir, enfin, un statut d'être humain à part entière.

Références

Alzon, Claude. 1977. *La Femme potiche et la femme bonniche: Pouvoir bourgeois et pouvoir mâle.* Paris: Maspero.

Bruckner, Pascal, et Alain Finkielkraut. 1977. *Le Nouveau désordre amoureux.* Paris : Éd. Du Seuil.

Damamme, Dominique, Boris Gobille, Frédérique Matonti, et Bernard Pudal (dir.). 2008. *Mai-Juin 1968.* Paris: Éditions de l'Atelier.

De Beauvoir, Simone. 1949 (1986). *Le Deuxième Sexe* (tome 1). Paris : Gallimard.

Derrida, Jacques. 1967. *L'écriture et la différence.* Paris: Éditions du Seuil.

Irigaray, Luce. 1974 (1975). *Speculum de l'autre femme.* Paris : Éditions de Minuit.

Valéry, Paul. 1935 (2002). *Variété III, IV et V.* Paris: Gallimard.

BDD-A18365 © 2015 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:50 UTC)